

Luther et l'eschatologie, moteur de la Réforme

par Alain JOLY

*pasteur,
chargé de cours
à la Faculté Libre de
Théologie Évangé-
lique, Vaux-sur-Seine*

La préoccupation des fins dernières a-t-elle compté parmi les motivations d'une réforme générale de l'Église du début du XVI^e siècle ? Pourrait-on même envisager que l'eschatologie – pour le moins du point de vue qu'elle contribue à une compréhension du salut, de l'œuvre de Dieu et de la vie chrétienne en l'espérance de son accomplissement parfait – soit le moteur de la Réforme de Luther, comme le laisserait supposer le titre de la conférence que vous m'avez confiée de vous présenter ?

En son sens premier, l'eschatologie concerne la consommation des temps, mais touche alors à une dimension d'éternité en quelque sorte préparée par la révélation et l'incarnation. Il ne s'agit point seulement d'avenir ou d'avènement à attendre, il s'agit également du temps durant lequel cette attente se vérifie par l'accueil de l'irruption divine et les renouvellements qu'il implique pour l'homme, pour le peuple de l'Alliance, pour l'Église, pour l'univers et le cosmos. En catégorie de pensée luthérienne, il ne serait pas déplacé de considérer l'orientation eschatologique fondée sur l'affirmation du Christ, dans la synagogue de Nazareth : « Aujourd'hui cette parole que vous entendez est accomplie pour vous qui l'entendez » (Luc 4,21), avec les conséquences qu'elle implique du côté de l'homme et de l'Église, de conversion et de bonnes œuvres, jusqu'à la marque de l'espérance dans le quotidien de la foi, et, du côté du Christ, la pleine réalisation du dit de l'Écriture, sa passion, sa croix, sa résurrection. « L'annonce de la bonne nouvelle » (Luc 4,18) est tout à la fois l'accomplissement des temps, l'heure de la miséricorde, l'invitation à la sanctification, toutes réalités résolues dans l'unique sacrifice du Christ à la croix et son impérieux achèvement, sa résurrection, son ascension et son siège

à la droite du Père, trône de grâce d'où il envoie l'Esprit Saint à ceux qui croient.

Si l'œuvre du Christ est bien, comme nous le pensons avec le réformateur Martin Luther, le centre de toute compréhension de notre vie et de ses rapports à Dieu, cette œuvre du Christ accomplit donc tout le temps antérieur et détermine celui à venir. L'eschatologie repose ainsi sur un événement, un centre, passé et décisif. Il reste à l'Église de vivre le délai qui la sépare avec la parousie, le « déjà-pas encore » cher à Oscar Cullmann. L'eschatologie chrétienne est commencée, ainsi que le prêche saint Paul dans ses épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens :

« Dieu est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts à cause de nos fautes, il nous a donné la vie avec le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés – avec lui il nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, en Jésus-Christ » (Éphésiens 2,4-6), « ensemble avec lui dans le baptême, avec lui encore vous avez été ressuscités puisque vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts » (Colossiens 2,12). « Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où se trouve le Christ assis à la droite de Dieu. C'est en haut qu'est votre but, non sur la terre. Vous êtes morts en effet, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire » (Colossiens 3,1-4).

Si la réforme est constitutive de l'Église, sainte et devant toujours être réformée (*simul sancta et reformanda*), c'est pensons-nous, parce qu'elle se prépare sans cesse à s'approcher de sa forme (*forma*) ultime. L'exigence évangélique de la conversion concerne également le croyant et la communauté. La réforme est dans l'ordre de la vocation à tendre vers la perfection du corps du Christ, dans l'attente de sa réalisation eschatologique. C'est pourquoi, dans l'idée que la Réforme est ce mouvement vers la fin des temps, il convient d'écarter le principe d'un retour à la forme de l'Église primitive pour lui préférer l'amélioration de son devenir en vue du Royaume.

Dans ses 95 thèses sur la vertu des indulgences (WA 1, 229-238), qu'il publiait le 31 octobre 1517 en contexte universitaire, Luther évoquait la mort, la crainte des enfers et le purgatoire (thèses 10 à 17), la pénitence et l'amélioration de la vie chrétienne par la charité (thèses 43 et 44), et la remise à l'honneur de la grâce de Dieu (thèses 62, 67 et 68). La dénonciation du trafic des indulgences touchait à la pratique pastorale et centrait d'ailleurs le débat sur la question du salut personnel. On en n'était pas, à cette date, à entreprendre la

Réforme de l'Église, puisqu'il s'agissait de la correction d'un abus, certes dénoncé publiquement, mais pas encore porteur du souffle bouleversant qui adviendrait bientôt.

C'est dans le second cours sur les psaumes (*Operationes in psalmos*), professé de 1518 à 1522, que l'on trouve formulée explicitement la dénonciation des fausses réformes, avec une articulation à l'eschatologie, en particulier dès le commentaire du Psaume 10, v. 12, *Exsurge Domine Deus, et exultatur manus tua*, où Luther dit : « Ce psaume-ci décrit les temps jusqu'à la fin du monde, si bien qu'il traite non seulement de l'Antéchrist mais aussi de tous les tyrans impies dans l'Église [...] jusqu'à la fin du monde. En attendant les impies font des progrès dans le pire, toujours, jusqu'à la fin. [...] Par conséquent [...] j'ai désespéré de la réforme générale de l'Église (*desperavi reformationem generalem ecclesiae*) ». Et il ajoute, à propos des récents conciles : « Quel est cet Esprit saint qui, quand le synode légitime (comme ils en parlent) est réuni, ne se soucie en rien de la correction de son Église [...] ? » (*Quis est iste Spiritus sanctus, qui legitima (ut jactant) synodo coacta nihil eurat ecclesiae suae correctionem ?*) (WA 4, 345).

Dans un propos de table mêlant le latin et l'allemand, et particulièrement significatif de la pensée du réformateur sur la fin des temps, Luther déclare le monde si mauvais qu'il est « irréformable » (*qui iam malus et irreformabilis esset*), mais désormais la Parole de Dieu promet le dernier jour : « Un grand bouleversement dans le monde se fait par la révélation de la Parole. Il (le monde) craque fort, j'espère qu'il va se briser au dernier jour que nous attendons » (*et iam est maxima commotio in mundo per verbum revelatum. Sie khnackt sehre, hoff, sie werde brechen extremo die, quem expectamus*) (WA Tr 4, 4809). Et les signes de la fin du monde sont déjà là, selon lui, ce sont les deux abominations ultimes (*ultima abominationes*), à savoir le Pape et les Turcs (*papa et turca*) (WA Tr 1, 1201, probablement après 1530).

La Réforme, dans sa compréhension la plus ambitieuse, est dès lors commencée par l'avènement de la prédication de l'Évangile restauré dans sa pureté, concomitante de l'approche de la fin des temps, et ce qui paraît menacer voire compromettre la réussite de cette Réforme véritable et irréversible, est en réalité le signe des derniers temps. Si ceux-ci deviennent alors dangereux, dans l'expression agressive – et particulière, comme nous le montrerons dans un instant – du Pape et des Turcs qui ne veulent pas du pur Évangile, c'est pour stimuler la fidélité des croyants et l'assurance qu'ils touchent au but du combat spirituel.

En tout cela, Luther ne considère pas seulement le jugement personnel des individus, mais il entrevoit la victoire définitive du Christ sur tous ses ennemis et ceux de l'Église, incluant alors la victoire pour chacun des croyants, dans la tension qu'il se plaît à souligner souvent : *Christus pro me, Christus pro nobis*. Le dernier jour est une libération complète.

On voit les signes de la proximité de ce jour dernier, aussi bien dans les cataclysmes et autres phénomènes remarquables d'ordre naturel (incendies, comètes...), que dans l'endurcissement des cœurs et dans le témoignage des martyrs. On peut citer, à ce propos, la *Lettre aux chrétiens des Pays-Bas* (*Ein Brief an die Christen im Niederland*), de 1523 (WA 12, 78-79) : « Il vous a été donné aux yeux du monde entier d'entendre l'Évangile et de confesser le Christ, et d'être les premiers, en notre temps, à souffrir à cause du Christ [...] témoignons-lui notre reconnaissance pour les grands signes et miracles qu'il a commencé d'accomplir parmi nous. Désormais c'est le temps où le Royaume de Dieu est présent non en parole seulement mais en puissance. Notre juge n'est pas loin [...] qu'il vous fortifie par sa grâce et achève de vous préparer à glorifier son saint Nom ». À plusieurs de ses correspondants, Martin Luther rappelle « la fureur de Satan » qui « se déchaîne contre la Parole » (WA Br III, 464), et « le monde qui s'écroule », lorsque « de toutes parts les choses brûlent, flambent, chancellent, frémissent... » (WA Br IV, 122).

Bien peu de gens prennent garde aux signes avant-coureurs et pourtant, selon Luther, ils portent en eux l'annonce de l'avènement inattendu du Jugement. Dans son sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent, sur Luc 21, le réformateur commente l'image du filet avec lequel on prend les oiseaux, « surtout quand ils cherchent leur nourriture », c'est-à-dire quand ils ne se préoccupent que d'acquérir « des biens terrestres ». « Je ne veux, continue-t-il, ni forcer ni contraindre personne à me croire. Mais je veux que personne ne m'empêche de penser que le jour du Jugement n'est pas loin, c'est à quoi me poussent justement ces signes et les paroles du Christ » (WA 10, 93-96). Étonnamment, parmi les signes Luther range les nouvelles inventions, « l'imprimerie, les armes à feu et les changements dans l'art de la guerre » parce qu'elles indiquent qu'on est parvenu à un sommet de civilisation (WA 10, 97).

C'est dans ce sermon pour l'Avent 1521 qu'apparaît une des mentions les plus explicites du Pape comme l'Antéchrist, dans le sens de remplaçant du Christ, et dans le contexte où « on pourrait croire que Dieu a abandonné le monde entier au diable » (WA 10, 96-97). Déjà, en juin 1520, quand il termine le manifeste à la Noblesse chré-

tienne de la nation allemande (*An der christlichen Adel deutsches Nation*), il envisage cette audacieuse identification en écrivant : « J'aime à croire que le jour du Jugement est à nos portes. Il est absolument impossible que les choses deviennent jamais pires que le siège romain ne les a faites. Il foule aux pieds les commandements de Dieu, il dresse les siens à sa place. Si ce n'est pas là l'Antéchrist (*ist das nit der Endchrist*), qu'un autre dise qui ce peut bien être » (WA 6, 454).

En allemand, le mot latin *antichristus* peut avoir deux traductions : *endchrist*, que, la plupart du temps, on a rendu par *endechrist*, avec la signification « Christ de la fin », alors que le sens premier serait « contre Christ », et *widerchrist* qui signifie précisément « contre le Christ », « adversaire du Christ ». Le premier mot souligne l'usurpation de ceux qui, venant en son nom, disent : « Je suis le Christ », et séduiront beaucoup de gens (Matthieu 24,5), « jusqu'à, s'il était possible, les élus eux-mêmes » (Matthieu 24,23-24, traduction version synodale). Luther préfère employer le terme *widerchrist*, car l'adversaire ainsi démasqué agit contre le Christ et son Église. Dans les Articles de Smalkalde, de 1537, les deux mots sont quasiment synonymes : « Le pape est le véritable Antéchrist (*Endechrist*) ou Antichrist (*Widerchrist*), qui s'est placé au-dessus et contre le Christ (*uber und wider Christum*), puisqu'il ne veut pas laisser les chrétiens parvenir au salut » (WA L, 217).

« Tandis qu'ils sont des loups, ils veulent avoir l'air de bergers, mais ils sont des Antéchrists, ils veulent être honorés en lieu et place du Christ » (WA 6, 537). Le titre, et le contenu, du traité sur l'Église et les sacrements pose de manière irréversible la violente rupture entre la papauté et l'Évangile : Luther l'intitule *De captivitate babilonica ecclesiae* (*De la captivité babylonienne de l'Église*, publié à Wittenberg en octobre 1520) et dénonce « Babylone (qui) a aboli la foi ». Citant le Psaume 137, il peut alors affirmer que la Parole de Dieu est accomplie : « Vraiment, nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone et nous pleurons quand nous nous souvenons de toi, Sion » (WA 6, 544).

Convaincu désormais que « le pape est l'Antéchrist, et que Satan a élu domicile en son cœur » (Lettre à Georg Spalatin, 13 octobre 1520, WA Br II, 195), Luther usera de l'image pour dénoncer la papauté, non parce qu'elle serait jugée sur des mœurs dépravées, comme on l'aurait fait au Moyen-Âge, mais à cause de l'enseignement perverti de l'Évangile. Ainsi les 26 gravures du « Passionnaire du Christ et de l'Antichrist » (*Passional Christi und Antichristi*), de 1521, montrant deux séries antithétiques de la vie du Christ et de

la vie du Pape (WA 10), où l'on va jusqu'à voir le souverain pontife descendre aux enfers. L'adversaire, élevé au-dessus de Dieu, siège sur son trône dans son Temple, et de la sorte est promis aux enfers, tandis que l'Église fidèle combat sur la terre avec l'assistance du Saint-Esprit. La justification biblique de cette compréhension des temps derniers est fondée dans la Deuxième lettre aux Thessaloniens, chapitre 2, vv. 3 et 4 : « Que personne ne vous séduise en aucune manière. Car il faut qu'aparavant l'apostasie soit arrivée, et qu'on ait vu paraître l'homme de l'iniquité, le fils de la perdition, l'adversaire qui, s'élevant au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu et qu'on adore, va jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se fait passer lui-même pour Dieu » (traduction synodale).

Bientôt, Luther associera le Pape et le Turc, dans un des textes les plus emblématiques parmi ses cantiques spirituels *Erhalt uns Herr bei deinem Wort* (« Maintiens-nous Seigneur auprès de ta Parole », WA 35, 467-468, et dans le Livre de chants de l'Église évangélique luthérienne d'Allemagne EKG le numéro 193, où la phrase originale de Luther a été changée en : « la fureur criminelle de tes ennemis », *und steure deiner Feinde Mord*). Ce choral, intitulé « un chant pour les enfants à chanter contre les deux ennemis mortels du Christ et de sa sainte Église, le Pape et les Turcs », déclare dès la première strophe : « Maintiens-nous, Seigneur, auprès de ta Parole/et triomphe des meurtres du Pape et du Turc (*und steure des Papst und Türken Mord*)/qui veulent renverser de ton trône/Jésus-Christ ton Fils ». C'est là l'écho d'une inquiétude partagée par beaucoup de ses contemporains et qui lui faisait dire : « Je crains que les papistes ne s'unissent aux Turcs pour nous exterminer. Plaise à Dieu qu'en ceci je prophétise mal ! Mais la malice de Satan est infinie, et les papistes confus et désespérés machineront de leur mieux pour nous livrer aux Turcs » (*Propos de table [Tischereden]*, traduction de l'édition de Gustave Brunet, 1844, page 66).

La menace ottomane, quasi permanente sous le règne de Charles-Quint, était perçue comme le signe de l'avènement du royaume eschatologique et, pour le moins annonçait une configuration nouvelle de l'Europe chrétienne désormais sur la défensive. Soliman 1^{er}, dit le Magnifique, prenait Belgrade en 1521, remportait la bataille de Mohács le 29 août 1526 et partageait la Hongrie sous son influence, et l'annexait enfin en 1541. Il faisait le siège de Vienne, sans succès cependant, à l'automne 1529, et il n'y a pas une année durant laquelle Luther, à cette époque, parle des Ottomans, au moins une fois par mois, soit dans ses « Propos de table », soit dans sa correspondance. Ainsi à Philippe Mélanchthon ce raccourci de la situation

eschatologique et présente : « Cette violence est témoignage et prophétie de leur propre fin et de notre rédemption (*impetus ipse testis et propheta sui finis et nostrae redemptionis est*) » (WA Br V, 1552).

En 1544, deux ans avant sa mort, Luther écrit au sujet de la menace turque qu'il s'agit « d'un des grands signes (*unum de magnis signis*) précédant le jour de sa gloire (de Dieu) et de notre salut » (WA Br, 3984). Combattre militairement les Turcs en Europe est certes une nécessité, mais plus encore par la prière et la repentance. Les temps mauvais exigeaient la Réforme, le Turc est un signe du châtement divin et un appel à la repentance de l'Allemagne qui n'a pas pris au sérieux la restauration du pur Évangile : le Turc devient l'éducateur (WA 51, 585-625), la férule, le fouet (WA Br, 1481 et 1940), envoyé pour stimuler la vraie foi et la continuation de la Réforme. L'avertissement est là, plus que jamais pour convaincre d'engager le mouvement réformateur à son accomplissement, et donc au combat spirituel décisif, car c'est « le temps du salut » (*salutis tempore*, in lettre du 21 décembre 1537, WA Br V, 6155).

Dans une lettre de 1541, l'année où il publie son *Exhortation à la prière contre le Turc* (*Vermahnung zum Gebet wider den Türken*, WA 51), le professeur de Wittenberg n'hésite pas à associer les circonstances mondaines et le péché des hommes : « Si quelqu'un doit partir en guerre contre les Turcs, il lui faut songer, avant tout, que le Turc est la férule et la colère de Dieu envers le monde, et en particulier sur les chrétiens, que Dieu veut châtier ainsi. C'est pourquoi, pour commencer, nous devons reconnaître et confesser notre péché et admettre que nous méritons d'être châtiés par le Turc » (WA Br, 3643).

La ligue des adversaires, diable, papauté et Turcs, n'accable point le réformateur : pour lui, voici que se lève l'aube des temps nouveaux et en proximité avec le Jour du Jugement que les chrétiens doivent désirer et ne pas redouter : « Par le Christ, le croyant est déjà en dehors du Jugement qui s'exerce dès à présent. Tu ne dois pas craindre que le Christ dise au dernier jour : retire-toi dans la damnation éternelle [...] car la Parole *retirez-vous de moi maudits* est morte. Sur moi, il y a la parole *venez, vous qui êtes bénis* » (Explication des chapitres 3 et 4 de saint Jean, WA 47, 102). Avec cette liberté que donne la foi au Christ, Martin Luther pourra s'écrier : « Viens cher dernier jour ! (*komm, lieber jüngster Tag*) » (WA Br IX, 175), avec la joie d'attendre sûrement la manifestation de la gloire de Dieu, par la victoire du Christ et le salut des croyants.

■